

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

NOTICE

SUR

M. FRANÇAIS

PAR

M. VOLLON

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 29 janvier 1898.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVIII

INSTITUT
1898 — 4

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

NOTICE

SUR

M. FRANÇAIS

PAR

M. VOLLON

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 29 janvier 1898.

MESSIEURS,

Au mois de juin 1859, deux jours avant de quitter Lyon, mon pays natal, pour venir me fixer à Paris, j'allai faire mes adieux à un de mes amis, peintre amateur de beaucoup de talent pour le paysage. Il me demanda si je connaissais quelqu'un à Paris... « Personne, lui répondis-je. — Vous avez quelques recommandations?... — Pas davantage. — Asseyez-vous; je vais vous écrire deux lettres, une pour mon ami Français, paysagiste, l'autre pour Daubigny. Allez les voir, vous serez bien reçu. Par exemple, je vous recommande une chose, c'est très sérieux :

soyez comme tout le monde ; ne mettez pas votre chapeau sur l'oreille ; ce n'est pas cela qui fait l'artiste. »

Je le lui promis ; mais je ne me suis jamais corrigé.

Arrivé à Paris, j'étais indécis. Irais-je voir M. Français ? J'avais peur ! Enfin, j'avais ma lettre depuis deux mois quand je me décidai à faire cette visite. A cette époque, Français habitait rue des Beaux-Arts.

Je monte, je sonne ; c'est lui-même qui vient m'ouvrir. Je suis frappé de sa figure douce, aimable, et de la façon bienveillante avec laquelle il me reçoit. Je lui remets ma lettre qu'il lit très attentivement ! « Avez-vous quelque chose à me montrer ? » me demanda-t-il quand il eut achevé sa lecture ? Je lui remets alors un carton que je portais sous le bras et qui renfermait quelques vues de Lyon faites d'après nature.

Il les regarde avec soin, puis me prenant les mains : « Vous n'avez qu'à travailler, me dit-il, vos dessins sont excellents ; ils sont d'un véritable artiste ! Surtout, travaillez seul ; conservez vos qualités. Il faut toujours être soi-même ; ne l'oubliez pas ! »

J'étais si heureux de cet accueil que j'aurais voulu lui sauter au cou pour l'embrasser ! Je le remerciai de ses encouragements et je me préparai à prendre congé de lui ; il me retint. « Ne partez pas ; vous allez déjeuner avec moi, sans façon ; nous causerons des amis de Lyon, car j'en ai un certain nombre là-bas ; puis, nous fumerons une pipe en regardant mes tableaux et mes dessins. »

Vous jugez, Messieurs, si j'acceptai de grand cœur.

J'étais étonné de sa simplicité à l'égard d'un jeune

homme qui n'était rien, sinon un amoureux fou de la peinture.

Il me fit entrer dans son atelier.

Il y avait là cinq ou six tableaux de paysages terminés. J'étais ébloui ! Il y en avait deux qui attiraient particulièrement mes regards. Ils étaient de belles dimensions, d'un format carré qui leur donnait un grand caractère. L'un était un coucher de soleil, très monté, et, en même temps, très blond. Des pétilllements de feux diamantaient le bas du ciel ; le paysage, pas très haut, représentait des champs de blés très colorés qui s'harmonisaient admirablement avec le ciel.

Sur le devant, une nappe d'eau qui reflétait toute la nature. C'était tout ; il régnait dans ce tableau un grand silence.

L'autre, de mêmes dimensions, était d'un effet tout contraire ; le ciel d'une harmonie d'un gris de nacre avec nuages d'une très belle forme. Une grande plaine aride et caillouteuse, avec quelques rares touffes d'herbe. Dans le fond, de petites collines éclairées par places par des crevées de nuages. Au loin, un berger avec un troupeau de moutons. Tout cela était d'une poésie mélancolique qui semblait inspirée par quelque passage des *Géorgiques*.

A côté de ces merveilles s'étaient sous mes yeux ravis de nombreuses études, quelques-unes très belles. Les études réussies lui servaient, me disait-il, à faire ses tableaux dans l'atelier. A son avis, il était impossible de faire une chose complète en plein air ; mille difficultés de toutes sortes s'y opposaient. Du reste, ajoutait-il, dans un tableau il doit y avoir autant du peintre que de la nature.

La discrétion mit fin à ma première visite ; je me retirai en me confondant en remerciements. Français partit en voyage et je restai assez longtemps sans le revoir.

Un jour, la fantaisie me prit d'aller faire une promenade dans le bois de Meudon que je ne connaissais pas. Après avoir couru dans tous les sens je me laissai surprendre par la nuit. J'errais dans les sentiers, cherchant vainement à m'orienter, quand, soudain, apparaît une grande ombre noire qui s'avancait vers moi. Quand elle fut assez près : « Pardon, Monsieur, lui dis-je, ne pourriez-vous m'indiquer le chemin de la gare pour rentrer à Paris? — Je vais vous y conduire moi-même, monsieur Vollon ; je viens de vous reconnaître à votre accent lyonnais. Moi, je suis M. Français. — Cette rencontre est extraordinaire, lui dis-je. Décidément vous êtes ma providence. »

Chemin faisant, il me raconta, avec son charme habituel, les impressions de son dernier voyage ; puis, au moment de nous séparer, il m'invita à aller voir ses dernières œuvres. J'acceptai avec enthousiasme, et j'eus hâte de profiter de cette invitation.

Il me montra des cartons remplis de grandes aquarelles faites dans les Vosges.

C'étaient des vues prises dans la montagne ; de hauts plateaux couverts de neige, d'une exécution très précieuse et d'une très belle coloration. Il me montra aussi de magnifiques lithographies, faites d'après ses propres tableaux ou d'après des maîtres contemporains, d'une exécution admirable. Enfin, il m'en fit voir d'autres exécutées directement d'après nature sur la pierre, épreuves superbes que l'on retrouve bien rarement dans

le commerce. Français, Messieurs, avait un talent universel !

Je le revis encore pendant bien des années au Jury de peinture, où il se montrait l'homme bon et honnête qu'il était dans la vie, aimant beaucoup les jeunes et sachant s'intéresser à leurs travaux ou applaudir à leur succès.

J'ai le droit d'être fier, Messieurs, et je vous en remercie du fond du cœur, de m'avoir choisi pour occuper la place de l'artiste incomparable que fut Français.

Je m'efforcerai de me rendre digne de cet honneur.

